DES PASSIONS,

N° 99.

DE LEUR INFLUENCE COMME CAUSE DE MALADIES ET COMME MOYEN THÉRAPEUTIQUE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 9 mai 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR HILARION AZCARATE, d'Elgoïbar, province de Guipuzcoa (Espagne).

Ira et spes auferunt timorem, et lætitia mœstitiam, passio enim non medicinis, sed aliâ passione contrariâ superatur.

SANCT., aph. 12.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Président.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Suppléant.*
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur.* / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gibert.
Arvers.	Gerdy.
Baudeloque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc, *Examinateur.*
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Examinateur.*
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux, *Suppléant.*
Gaultier de Claubry.	Velpeau.
Gérardin.	Rullier.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR ORFILA,

Professeur de chimie médicale à la Faculté de médecine de Paris; Professeur de médecine légale à l'ancienne Faculté de la même ville; Médecin par quartier de S. M.; Membre titulaire de l'Académie royale de médecine; Membre correspondant de l'Institut de France, de l'Université de Dublin, de Philadelphie, des Académies de Madrid, de Barcelonne, etc., etc.

Hommage du plus profond respect et de la plus vive reconnaissance.

A MES FRÈRES.

Témoignage de mon tendre attachement.

AUX MÂNES

DE M. A. T.

Souvenir éternel!

H. AZCARATE.

DES PASSIONS,

DE LEUR INFLUENCE COMME CAUSE DE MALADIES ET COMME MOYEN THÉRAPEUTIQUE;

En prenant les *passions* pour objet de ma dissertation, je ne me suis pas dissimulé les difficultés qu'offre un sujet aussi vaste et aussi étendu; j'ajouterai même l'impossibilité où je suis de traiter convenablement une pareille matière. Il m'était, sans doute, loisible de choisir un autre point de doctrine plus pratique et plus facile, et de m'occuper d'une maladie; mais qu'aurais-je pu ajouter de nouveau à ce que tant d'auteurs en ont dit? J'ai cru mieux faire, en soumettant à l'examen une observation qui m'est personnelle, et qui me semble offrir des particularités assez remarquables. Je me propose de démontrer, en m'appuyant sur ce fait, et sur beaucoup d'autres, que souvent le traitement moral est plus efficace que la polypharmacie.

Des passions en général et de leur influence sur l'homme.

Mon but n'est pas d'examiner ici les différentes opinions des auteurs sur la source et la division des passions. J'éviterai donc toute discussion à cet égard, ainsi que sur leur rapport avec l'imagination et les autres facultés intellectuelles. La tâche serait au-delà de mes forces et hors des limites d'une thèse. Il faudrait, pour cela, développer, com-

parer, et par conséquent embrasser les divers systèmes des métaphysiciens : or, cette étude est une des plus difficiles et des plus longues. Il ne s'est peut-être jamais trouvé deux auteurs qui aient été d'accord sur ces points ; tant il est difficile de pénétrer dans les replis du cœur humain !

Ce qu'on peut dire sans crainte d'être démenti, c'est que l'homme ne peut exister sans passions ; que, mille fois, elles sont engendrées par des besoins ; qu'elles sont, comme observe *Pinel*, « la cause la plus fréquente du bouleversement des facultés intellectuelles. »

Le but constant de toutes les actions de l'homme, c'est le *plaisir* ; mais ce plaisir n'est pas le même pour tous ; il est, pour ainsi dire, arbitraire : là, où les uns trouvent le bonheur, d'autres trouvent la douleur ; un évènement afflige celui-ci, réjouit celui-là, et peut être indifférent pour un troisième. L'homme cherche à éviter la *douleur* ; la douleur est aussi soumise aux mêmes modifications que le plaisir. Je connais des personnes pour qui la pauvreté, l'extrême misère même, est une sorte de félicité ; la moindre tentative pour les en tirer leur cause une véritable souffrance. Ces deux passions, qui paraissent être la source de toutes les autres, luttent entre elles, se combattent dans notre âme, et quand la raison n'a pas assez de force pour leur imposer un frein, tantôt l'homme se livre à la fureur la plus aveugle, tantôt il se plonge dans l'abattement le plus profond, suivant que l'une l'emporte sur l'autre. Quand même il est parvenu à les dompter, quand même il a su en secouer le joug, son âme flotte encore incertaine, parce qu'elle a à combattre des ennemis qui renaissent de leur propre défaite, si la religion ne vient pas à son secours. *Dimittis-ne nos ? et à momento isto non erimus tecum* (1) ? C'est ainsi que saint Augustin fait parler les passions qui l'assaillaient encore après sa conversion. Aussi, maîtriser ses passions a toujours été le plus haut degré de gloire où l'homme puisse atteindre. L'espérance et la

(1) Confes. Saint-August.

crante précèdent ordinairement le plaisir et la douleur, et l'existence de l'homme est, pour ainsi dire, partagée entre ces quatre passions. Quand les deux dernières, sur lesquelles roulent toutes nos affections (2), satisfont à nos besoins, sans aller au-delà, elles nous rendent heureux; mais qu'elles en franchissent les limites, elles nous étourdissent à tel point qu'il devient impossible de prêter l'oreille aux avis doux et paisibles de la raison.

Les passions diffèrent suivant les âges, les sexes, les tempéramens, les climats, etc.; elles sont propres à telle ou telle profession, à telle ou telle croyance, à telle ou telle circonstance de la vie. Voyez, en effet, ce militaire qui se courrouce et s'emporte au moindre doute sur sa bravoure; la peur, l'inquiétude d'un candidat à l'approche du moment où ses espérances vont être trompées ou satisfaites; celle de ce négociant pour la hausse ou la baisse des effets publics. Voyez ce courtisan habitué à cacher sous le vernis de la civilité les passions les plus basses dont il est dominé; on croirait, à le voir, que sa vie s'écoule dans une sérénité inaltérable; cependant son âme est agitée, et elle est d'autant plus agitée que les passions y restent plus concentrées, plus comprimées, mais non éteintes. Redoutez ces êtres bien plus que ceux qui vous découvrent leurs défauts brusquement et à nu. Tartuffe, dont la dissimulation est portée au plus haut point, n'en était pas moins en proie à la plus coupable et à la plus funeste des passions. Je me rappellerai toute ma vie qu'un homme, dont le calme apparent n'avait jamais paru altéré, ni par les coups de l'adversité, ni par des moyens qui auraient fait rougir de honte toute autre personne, se promenait *seul*, un jour qu'il attendait l'issue d'une affaire importante pour lui. Je l'aperçus de loin, à peine était-il reconnaissable. A son abattement extrême, à la pâleur de son visage, à sa mine toute décomposée, je devinai sur-le-champ que l'issue n'avait pas répondu à son attente. Je ne me trompais pas. Cependant, dans des

---

(1) Locke.

cas plus fâcheux encore pour lui, il s'était toujours montré à mes yeux avec une sérénité qui m'étonnait. A peine me fus-je approché de lui, qu'à ma vue tout changea en lui, sa face se recomposa dans un moment, elle reprit son état et son coloris ordinaires.

Les passions naissent bien souvent du caprice de la mode. Ainsi, on se passionne par mode pour une étude, pour un état. *Feijoo* (1) rapporte qu'en 1686 la passion pour les mathématiques était telle, qu'une demoiselle refusa la main d'un jeune homme doué de très-belles qualités parce qu'il n'avait pas travaillé sur la quadrature du cercle, et préféra un mathématicien vieux, laid et sans mérite. Il n'y a guère que quinze ans que presque toutes les dames en Espagne eurent la passion la plus violente pour apprendre l'état de cordonnier : elles aimaient mieux salir leurs mains délicates avec la poix et la résine, s'armer de l'alène et du tranchet, plutôt que de s'adonner aux occupations plus propres à leur sexe.

Les effets des passions sur l'harmonie de nos fonctions sont incontestables. L'histoire nous apprend que Sophocle, Denys le Tyran, Léon X, expirèrent de joie. On a vu des condamnés mourir de saisissement en apprenant que leur grâce était accordée. J'ai connu un valet de chambre, dont l'attachement pour son maître était si vif, qu'il mourut subitement de joie en le revoyant après une longue absence. Les effets du chagrin ne sont pas moins redoutables. M. *Rostan* (1) cite l'exemple d'une dame qui mourut en deux jours d'une péripneumonie, dont elle fut frappée à la lecture d'une lettre qui lui annonçait la mort de son fils. Ainsi, le plaisir et la douleur, quoique deux passions contraires, ont souvent des effets analogues aussi réels et aussi puissans que la foudre. L'influence, les effets de certaines passions s'étendent quelquefois au-delà même du tombeau.

Bien que les passions paraissent être un don funeste pour l'homme, elles sont assez souvent la source des sentimens les plus nobles. Ce

---

(1) Theatro critico, t. 6.

(2) Dictionnaire de médecine en 18 vol., article *passions*.

sont elles qui lui inspirent cette généreuse indignation contre l'injustice; ce sont elles qui impriment à l'âme cette intrépide ardeur dans les combats, cette noble fierté dans la vertu. C'est par elles que ce législateur sage, dont parle Plutarque (2), arrête la fureur de ces filles qui bravaient la mort; mais qui n'osèrent braver la honte après la mort même.

D'autres, toutes basses qu'elles sont, telles que la médisance, la jalousie, etc., tournent souvent au profit de la société et en sont un des freins les plus puissans ; la première contre la mauvaise conduite, surtout dans les petites villes où l'œil curieux porte ses regards sur la conduite de son voisin. Combien des ménages doivent leur félicité à la crainte qu'inspirent les effets de la jalousie! Un moraliste,

---

(1) « Il fut vn temps que les filles des Milésiens entrèrent en vne estrange resuerie et terrible humeur, sans que l'on en vist aucune cause apparente, sinon que l'on coniecturoit qu'il faloit que ce fust quelque empoisonnement d'air qui leur causoit ce deuoyement et aliénation d'entendement : car il leur prenoit à toutes vne soudaine enuie de mourir et vn furieux appétit de s'aller pendre, et il y en eut plusieurs qui se pendirent et s'estranglerent secrettement, et n'y avoit ny remonstrances, ny larmes de pere et mere, ny consolations d'amis qui y seruissent de rien : car, pour se faire mourir, elles trouuoient tousiours moyen d'affiner et tromper toutes les ruses et inuentions de ceux qui faisoient le guet sur elles : de manière que l'on estimoit que ce fust quelque punition diuine, à laquelle nulle prouision humaine ne sceust trouuer remede, iusques à ce que, par l'aduis d'vn des citoyens, hôme sage, il se fit au conseil vn édict, que s'il aduenoit qu'il s'en pendist plus aucune, elle seroit portée toute nuë à la veuë de tout le monde à trauers la grande place. Cet édict, fait et ratifié par le conseil, ne réprima pas seulement pour vn peu, mais arresta du tout la fureur de ces filles qui auoient enuie de mourir. Or est-ce vn grand signe de bonne et vertueuse nature que la crainte d'infamie et de deshonneur, et veu qu'elles ne redoutoient ny la mort, ny la douleur, qui sont les deux plus horribles accidens que les hommes puissent souffrir, qu'elles ne peuvent supporter vne imagination de vilainie, ny de honte et de deshonneur, qui ne leur devoit encore aduenir, sinon après leur mort. » (Œuvres morales de Plutarque, traduct. d'Amyot.)

dont le nom ne me vient pas à la mémoire, disait, que le *qu'en dira-t-on* a rempli le ciel de plus de saints que les plus beaux sermons. « Ce sont souvent, dit Fénélon, les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire (1). »

Enfin, les passions nous empêchent de nous abandonner à cette inaction, à cette paresse de l'esprit et du corps, d'où naît l'ennui, dont les tourmens sont plus horribles que ceux de Tantale. « La plus fausse de toutes les philosophies, dit *Vauvenargues* (2), est celle qui, sous le prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon et l'oubli d'eux-mêmes.» Il faut donc souffrir : malheur à celui qui peut assouvir tous ses désirs ou qui ne désire rien, puisque désirer c'est souffrir!

Le comte de Ségur rapporte (3) que le marquis d'O....., connu par sa passion pour le jeu, le rencontrant un soir à la campagne, il fut surpris de l'extrême mélancolie dans laquelle il était plongé. Il le crut ruiné, et lui demanda avec quelque embarras la cause de sa tristesse. « Ah! mon cher, me dit-il, plaignez-moi; depuis un mois la fortune me poursuit au pharaon, au wisk, au trente et quarante; j'ai beau changer de jeux, je gagne toujours, toujours, sans perdre un seul coup, une seule partie; il n'y a rien de si monotone, de si ennuyeux; ce bonheur constant et sans variation est insupportable, et finirait, je crois, par me dégoûter du jeu. » Il y a environ quatre ans que le comte de N....., jeune, comblé d'honneurs et de richesses, uni à une femme jeune, riche, douée de toutes les qualités physiques et morales, et pour laquelle il avait eu la passion la plus violente, se suicida, parce que rien ne manquait à la satisfaction de tous ses désirs.

---

(1) Sermon sur la fausseté de la gloire humaine.

(2) Connaissance de l'esprit humain.

(3) Galer. morale, 1 v.

Des passions considérées comme moyen thérapeutique.

Hippocrate, *Boërhaave*, *Variola*, *Baglivi*, *Pinel*, *Alibert*, *Esquirol*, etc., ont tracé le traitement moral dans les affections de l'âme.

« Le médecin doit s'introduire dans le cœur humain pour y voir, les désirs, les passions, les besoins, les sollicitudes, les chagrins, les attachemens; pour y agir sur les sensations et les idées, pour examiner enfin ce que peuvent sur l'économie animale tous les genres de sentimens et de pensées (1). »

« Le médecin, dit *Baglivi*, qui possède l'art de parler et de persuader, donne une telle force aux remèdes par son éloquence, et excite chez le malade une telle confiance, qu'il a souvent guéri des maladies graves par des remèdes fort communs. » En effet, le praticien moraliste peut souvent modifier les mouvemens impétueux auxquels l'âme est livrée, et arracher à la mort une foule de victimes. Lorsqu'il entretient ses malades par le raisonnement, lorsqu'il les distrait à propos, il a déjà guéri la moitié du mal, quand il existe; si non, il a usé du meilleur moyen prophylactique pour prévenir des symptômes fâcheux. Ne voyons-nous pas tous les jours un célèbre chirurgien devoir à ces préceptes autant qu'à son habileté les succès les plus étonnans? Ce praticien distingué devait faire une des opérations les plus graves sur un ancien militaire. Avant que celui-ci montât sur le lit de souffrance, M. *Dupuytren* lui prend la main et lui dit : « Un brave ne craint pas la douleur. » Le malade, encouragé par ces mots, monte avec sang-froid, supporte les douleurs les plus vives sans donner le moindre signe, et quand il descend du lit après l'opération, le chirurgien lui reprend la main et lui dit : « Je savais que vous étiez brave, maintenant vous êtes un héros. » Le malade fut guéri dans

(1) *Alibert*, Nouv. Élém. de thérapeutique.

un espace de temps fort court, et sans qu'aucun accident vînt compliquer sa blessure.

Quel médicament, en effet, exerce une action plus puissante que certaines affections de l'âme? L'espérance, qui tient de la joie, nous ouvre le cœur, anime notre face, accélère la circulation; le sang, porté vers la périphérie du corps avec plus d'énergie, l'échauffe modérément; la transpiration est augmentée et les fonctions de l'estomac et des intestins s'exécutent avec plus de facilité. Dans la crainte, nos membres tremblent, les battemens des artères sont faibles; le pouls est petit, irrégulier; il y a débilité générale, les sphincters se relâchent, la circulation est si ralentie que le sang ne coule plus lorsque un vaisseau est ouvert, la syncope même survient quelquefois.

Très-souvent le médecin doit examiner les qualités, non-seulement du malade, mais même de ceux qui l'environnent. C'est d'après cet examen qu'il verra s'il doit employer telle passion plutôt que telle autre; qu'il verra, s'il faut imprimer à l'âme une secousse graduée ou subite. D'autres fois, il pourra sacrifier la simplicité de la thérapeutique à la polypharmacie, ou revêtir son médicament d'un nom plus ou moins pompeux. Les matières médicales anciennes sont remplies de milles drogues, dont le nom seul fait une impression plus ou moins forte sur le cerveau de plusieurs malades. Ne voit-on pas très-souvent qu'un médicament, d'ailleurs sans vertu, doit ses effets héroïques à la singularité de son nom, à son prix plus ou moins élevé? Dans tous les cas, le médecin profitera de la disposition favorable du malade, soit pour administrer un médicament en se servant des passions comme de *véhicule*, soit pour lui imposer par un ton ferme et assuré, avec le respect toutefois que commande sa position, et ébranler son cerveau par une frayeur ou par une joie salutaire. Bientôt, par ces moyens, le malade trouvera en lui un homme qu'il faut respecter, et dont il faut suivre les conseils. Une fois qu'il aura su gagner sa confiance, il lui inspire un tel courage, que cela seul suffit quelquefois pour le guérir. Cette confiance est si admirable,

qu'Alexandre porte d'une main à sa bouche la coupe suspecte, pendant que de l'autre il présente à son médecin *Philippe* la lettre où on l'accuse d'un crime horrible.

OBSERVATIONS.

Ire. OBS. *Boërhaave*, qui voyait dans l'hôpital de Harlem les convulsions gagner, par une sympathie contagieuse, toutes les femmes, fit rougir des fers dans de grands réchauds, menaçant alors de brûler les bras à la première qui s'aviserait d'entrer en convulsion. Il contint les affections spasmodiques par la terreur imprimée à l'imagination.

IIe. OBS. Une femme arrive chez un dentiste avec une douleur intolérable de dents; a peine celui-ci saisit l'instrument, que la terreur, plus forte, enlève sur-le-champ l'odontalgie. (Prix de l'Acad. royale de chirur.)

IIIe. OBS. *Variola* raconte qu'un paralytique qui gardait le lit depuis plusieurs années, voyant le feu à la maison, eut une telle frayeur, qu'il abandonna brusquement son lit, courut chez ses voisins pour sedérober aux flammes.

IV. OBS. *Petit* de Lyon avait opéré de la pierre un calculeux, et depuis deux jours le sang coulait en abondance. *C'en est fait de moi*, lui dit celui-ci, *je perds tout mon sang. Vous perdez si peu*, répliqua le chirurgien, *que vous serez saigné dans une heure.* Dès ce moment l'hémorrhagie cessa, soit par la joie que lui causa le sang-froid du chirurgien, soit par la terreur que lui inspira un remède si contraire à son état.

Ve. OBS. Trois aliénés de Bicêtre se croyaient autant de souverains, et prenait chacun le titre de Louis XVI; ils se disputent un jour les

droits de la royauté, et les font valoir avec des termes trop énergiques. La surveillante (Mme. Pussin), s'approche de l'un d'eux, et le tirant à l'écart : Pourquoi, lui dit-elle d'un air sérieux, entrez-vous en dispute avec ces gens-là qui sont visiblement fous? Ne sait-on pas que vous seul devez être reconnu pour Louis XVI? Ce dernier, flatté de cet hommage, se retire aussitôt en regardant les autres avec une hauteur dédaigneuse. Le même artifice réussit avec un second, et c'est ainsi qu'en un instant il ne resta plus de trace de dispute. (*Pinel*, Traité de la manie.)

VIe. obs. Un maniaque, dont la folie était de retenir les urines dans la crainte d'inonder ses voisins, fut persuadé par quelqu'un que les maisons de ceux-ci étaient en flamme, et que son immense réservoir pouvait seul éteindre l'incendie; il fut si sensible à ce discours, qu'il urina et guérit. (*Thèses.*)

VIIe. obs. Une femme âgée de trente-quatre ans, d'un tempérament sanguin et d'un caractère très-vif, voit son enfant, qu'elle allaite, près d'être étouffé par un grain de raisin : elle s'effraie, son lait se supprime; elle perd la raison et devient furieuse. Deux fois elle est traitée sans succès à l'Hôtel-Dieu, et elle est conduite comme incurable à la Salpêtrière. Cette femme est d'une grande mobilité; elle a acquis beaucoup d'embonpoint : elle sollicite sans cesse, et avec emportement d'être jugée, et conduite au supplice qu'elle mérite. Elle demande après son mari, ses enfans, travail pour eux, et leur fait passer le prix de ses travaux et de ses privations : dès qu'elle les voit, elle devient plus furieuse. Après cinq ans de maladie; son mari, chargé d'enfans et dans la détresse, veut se remarier, sollicite un certificat d'incurabilité : l'inspecteur, M. Pussin, se charge du certificat. Tiens, vois-tu, lui dit-il d'un ton ferme : tu ne verras plus ton mari et tes enfans, tu vas divorcer, et ton mari se remarie. A cette nouvelle, cette infortunée tombe dans un état de stupeur, et en sort deux heures après, rendue à la raison. (*Esquirol. dissertation inaug.*)

VIII^e. OBS. Un négociant, que des revers avaient obligé de suspendre ses paiemens, était affecté d'une maladie grave, qui paraissait le conduire à une mort certaine. Son médecin, M. *Bouvart*, connaissant la cause de la maladie, lui laissa l'ordonnance suivante : « Bon pour trente mille francs à prendre chez mon notaire », et le malade fut guéri. (Dict. de méd., art. *Passion.*)

IX. OBS. Une dame désirait être purgée, et croyait être sûre de sa guérison si son médecin condescendait à ses vœux. Celui-ci pensait, au contraire, qu'un purgatif pourrait être dangereux; cependant, pour contenter la malade, il fit revêtir d'une enveloppe argentée des boulettes de pain qu'il donna comme étant des pilules purgatives. La malade en prit une certaine dose, et fut purgée dix-sept fois. (Encyclopédie.)

X^e. OBS. M. *Louyer Villermay* rapporte qu'un homme devint hypochondriaque par suite d'une gonorrhée simple, qui fut parfaitement guérie, mais qu'il croyait que son sang s'était *gâté*. Il partagea l'opinion du malade, et ordonna diverses préparations inertes, mais en apparence très-compliquées. Le malade guérit par le moyen de ce stratagème. (Traité des maladies nerveuses.)

XI^e. OBS. Une femme souffrait depuis dix-huit mois d'une descente de matrice : tout avait été employé sans succès; on désespérait de sa guérison, lorsqu'un innocent stratagème la procura. On prit une souris qu'on lia par le patte; et on la fit courir sous les jupes de la malade, sans qu'elle en soupçonnât rien; elle fut si frappée de sentir cet animal lui grimper aux jambres, qu'elle en sauta, comme transportée, par la chambre. Par ces mouvemens inopinés, imprimés subitement, et par le trouble qu'ils excitèrent, la matrice reprit sa place, et cette femme guérit. (Prix de l'Acad. roy. de chirur.)

Je pourrais multiplier encore ces observations sans les épuiser; je me bornerai donc à ces exemples, et je me hâte d'arriver au fait qui m'est particulier.

XII^e. OBS. M. T..., négociant, âgé d'environ quatre-vingts ans, d'un tempérament fort et éminemment sanguin, d'une imagination vive et exaltée, attend des lettres de son frère, qu'il aimait jusqu'à l'idolâtrie. Ces lettres devaient apporter des nouvelles très-importantes sur l'issue d'une affaire sérieuse : mais le courrier n'arrive pas à cause du mauvais temps. L'impatience de T... est extrême, et, pour le distraire, je lui propose d'aller ensemble au spectacle : il accepte; mais, avant la fin de la dernière pièce, je remarque que T . est en proie à une vive agitation, qu'il semble partagé entre l'espérance et la crainte, que son inquiétude est portée au plus haut point. Le tremblement de ses membres, et quelques monosyllabes prononcées sans suite et sans motif, me font craindre un coup de sang. Aussitôt je le fais sortir du théâtre, nous montons dans sa voiture et arrivons chez lui vers onze heures et demie. Comme l'heure était trop avancée, pensant d'ailleurs qu'un bain fortement sinapisé et le sommeil ramèneraient le calme dans ses sens agités, je fis apporter de l'eau chaude dans laquelle on mit six ou sept onces de moutarde. Il resta dans le bain environ un quart-d'heure, après quoi il se coucha sans vouloir se déshabiller complètement. Le matin, je me levai de très-bonne heure, j'entrai dans sa chambre; mais loin de le trouver plus calme qu'au moment où je l'avais quitté, je le vis assis sur son séant prononçant à tout instant et répondant à toute espèce de question, le seul mot *impression, impression*..... Je compris alors que son imagination avait enfanté des maux qui n'existaient réellement pas. Voyant cet état, on fit appeler son ami et le mien, M. le docteur *Ségalas*, qui jugea qu'il n'y avait pas de temps à perdre. On appela en consultation MM. *Portal, Fouquier, Lerminier, Fourcadelle* et *Ségalas*. On prescrivit des évacutions abondantes, des sinapismes ou des vésicatoires pour produire une irritation des extrémités inférieures; des éméto-cathartiques, pour provoquer une dérivation vers le canal intestinal, et des juleps anodins, pour procurer le calme et le sommeil pendant la nuit. Mais, pour remplir toutes ces indications, il y avait une très-grande difficulté, qui provenait de l'état fâcheux du malade. Son visage était rouge, ses

yeux brillans, son corps dans une agitation convulsive; ses bras, dans une attitude menaçante, se préparaient à des actes de fureur auxquels l'excitaient une imagination égarée; dans ce transport il ne reconnaissait ni amis, ni domestiques : j'étais le seul pour qui il eût encore conservé quelques égards, et qui eût sur lui quelque empire. Au milieu de tout ce désordre, il ne cessait de répéter, les larmes aux yeux, le mot *impression, impression,...* mot qui, excepté pour moi, était énigmatique pour tous ceux qui l'entouraient. Malheureusement il avait pris de la haine contre son valet de chambre, ce qui nous mettait encore dans un plus grand embarras. La saignée fut impossible. Vers la nuit on parvint, à l'aide de mille artifices, à lui appliquer cinquante sangsues sur les membres inférieurs, qui étaient restés découverts après le pédiluve. On réussit aussi à lui faire avaler la potion. Elle ne produisit pas l'effet désiré. Le troisième jour, une autre consultation eut lieu : on prescrivit un bain général le plus prolongé qu'il serait possible; l'ouverture de la saphène à la suite du bain, pour obtenir une abondante évacuation; émulsion et lavement purgatifs. Le bain fut préparé, mais comment le faire prendre? Depuis l'invasion de la maladie, le malade était resté habillé; tous ses amis avaient fait des efforts inutiles pour l'engager à quitter ses vêtemens, pendant que j'étais allé chercher un thermomètre pour graduer la température de l'eau. A mon retour, lorsque je vis qu'on n'avait pu réussir à le déshabiller, il me vint dans l'idée de lui faire croire qu'il était dans la salle de bain de sa maison de campagne, où il aimait beaucoup à se baigner. A ces mots, il se met à déchirer ses habits; aussitôt, profitant de ces heureuses dispositions, on achève de les lui couper avec des ciseaux. A peine nu, il s'empresse d'entrer dans la baignoire; à la fin du bain on fit une large saignée du pied. Cette évacuation, ainsi que le bain calma un peu le malade; mais le sommeil ne revint point. L'impression profonde qu'avait laissé en lui le retard de la lettre continuait de le tourmenter, et le rendait l'être le plus malheureux. Sept jours s'écoulèrent ainsi sans changement notable : jugeant alors que toute puissance matérielle serait désormais inutile,

je crus devoir employer l'effort moral. La cause de cette maladie m'était connue ; je voulus faire naître une cause contraire. Avant de mettre mon projet à exécution, je crus devoir prévenir de mes intentions MM. *Fourcadelle* et *Ségalas*. Ils me permirent d'agir comme bon me semblerait. La lettre attendue était arrivée par le courrier suivant : elle ne contenait rien de relatif à l'affaire en question. Pour ébranler plus fortement le cerveau du malade, je fis en sorte qu'un facteur apportât la lettre au salon où MM. *Fourcadelle*, *Ségalas*, le malade et moi étions réunis. A peine M. T... a-t-il aperçu le facteur, qu'il fixe sur lui ses regard. Je reçois la lettre, et le malade, reconnaissant l'adresse, me l'arrache des mains : dans son transport, il la porte à sa bouche et semble vouloir l'avaler ; mais, comme je lui dis que j'allais la lui lire, il me la remit, et prêta une attention vraiment religieuse à la lecture. Je simule le style de son frère, et je feins de lire, dans la lettre, que l'affaire avait pris l'aspect le plus favorable possible, etc., etc. A l'instant, il m'embrasse en prononçant le nom chéri de son frère, me demande la lettre qu'il porte de nouveau à sa bouche, saute de joie, et me prie de lui faire une cigarre. Je ferai observer que, depuis sa maladie, il avait entièrement perdu l'usage de la parole, excepté pour le mot *impression*. Profitant d'un aussi heureux changement, et sachant qu'il n'avait pu fermer l'œil depuis le commencement de la maladie, je lui dis, après qu'il eut fumé sa cigare, d'aller se coucher ; ce qu'il fit : il dormit d'un sommeil profond durant plus de onze heures. Dès ce moment la scène change ; la fureur et l'exaltation de la veille font place à un abattement profond et triste ; son visage pâle, ses yeux caves ; des plaintes, des gémissemens, des soupirs et des pleurs, annonçaient qu'une révolution intérieure s'était opérée en lui.

Il paraît que pour établir un équilibre dans les passions, il faut qu'un mouvement oscillatoire les précède avant qu'elles soient ramenées au niveau. Jamais, en effet, l'amour n'est si vif qu'après une querelle. Dès que M. T.. fut levé, après son premier sommeil, il se jeta *à plat ventre* parterre en faisant retentir la maison de cris et de gémissemens.

On s'empressa de le relever; mais il se rejeta de nouveau, et comme on craignait de le trop contrarier, on le laissa dans cette état en écartant toutefois les meubles qui auraient pu le blesser, il resta ainsi pendant deux jours, et dès-lors la convalescence marcha rapidement. Le quatorzième jour de la maladie, nous nous promenions sur le boulevard. Son âme reprit sa sérénité ordinaire, elle n'était plus tourmentée par des passions chimériques; mais malheureusement les facultés intellectuelles ne se rétablirent pas proportionnellement à l'état parfait qu'avaient repris les fonctions de la vie organique. M. T... avait perdu la mémoire de la plus grande partie des mots : jamais, depuis sa maladie, il n'a pu combiner de lettres de manière à former le mot le plus simple : tout ce qu'il pouvait faire, c'était d'écrire les caractères isolément et sans aucune suite; et encore, si on lui désignait une seule lettre, il en écrivait une autre toute différente de celle qu'on lui nommait. Il ne pouvait dire l'heure que la pendule marquait, pas même par le langage d'action. Cependant il saluait à propos, et répondait assez juste aux questions familières qu'on lui adressait; mais la combinaison, la comparaison des idées et le jugement paraissaient lui manquer. Une singularité bien remarquable, et qui paraît difficile à expliquer, si ce n'est par l'habitude (1), c'est qu'il signait assez bien son nom avec son paraphe. Or, on sent aisément qu'un état aussi fâcheux expose celui qui se trouve dans une pareille position à être le jouet de ceux qui veulent en abuser. Cette observation me paraît assez importante pour mériter de fixer l'attention du médecin, d'autant plus que je n'en ai pas trouvé d'analogue parmi le grand nombre de celles que j'ai lues.

---

(1) En parlant de l'habitude, je ne puis oublier un fait assez curieux. Une de mes tantes, dont la piété et les sentimens religieux étaient connus dans le pays, avait absolument perdu la mémoire des mots par suite d'une hémiplégie; mais à peine l'horloge sonnait-elle l'heure de la prière, qu'elle se mettait à réciter son rosaire, et invoquait le nom de plusieurs saints avec la même netteté qu'avant sa maladie.

M. F. T. resta dans cet état environ deux ans, ensuite sa maladie se compliqua d'une paraplégie, et un an après il mourut.

Je terminerai cette thèse par quelques considérations sur cette question : « Est-il permis au médecin d'user de feinte ou de mensonge dans l'intention de guérir une maladie? »

Comme presque toute la médecine morale est fondée sur la fiction, ainsi qu'on le voit par les exemples que je rapporte plus haut, et par mille autres dont les ouvrages fourmillent; comme la profession du médecin est une espèce de sacerdoce auquel on confie, non-seulement la santé corporelle, mais encore les secrets intérieurs de familles, dont la révélation ou la non-révélation peut entraîner les plus grands malheurs, j'ai cru devoir faire quelques recherches afin d'éclaircir ce point.

Qu'entend-on par mensonge ou feinte? *Ille mentitur*, dit saint Augustin (1), *Qui aliud habet in animo, et aliud verbis et quibus libet significationibus enuntiat.* Le même auteur ajoute (2) : *Omnis qui mentitur contra id quod animo sentit, loquitur voluntate fallendi.*

Saint Augustin a divisé le mensonge en huit espèces; mais saint Thomas (3) les a réduites à trois; savoir, le mensonge pernicieux, le mensonge officieux et le mensonge badin ou *pour rire.* Les trois espèces sont absolument proscrites par saint Thomas et tous les théologiens moralistes, parce que tout mensonge est un péché, avec cette différence néanmoins, que le mensonge pernicieux est un péché grave, tandis que le mensonge officieux et le mensonge badin sont des péchés légers. Cependant saint Chrysostôme et saint Jérôme se sont relâchés en quelque chose de cette rigidité de principes, et permettent la feinte dans certaines circonstances, comme on verra plus bas.

---

(1) De mendacio, cap. 5.

(2) In Enchirid., cap. 22.

(3) 22 q. 110, art. 2.

Saint Paul (1) décide que, même pour répandre la gloire de Dieu, le mensonge n'est point permis. Saint Augustin va encore plus loin (2); il soutient qu'il faudrait s'abstenir de baptiser un enfant, si l'on était obligé de mentir ou de tromper les personnes aux soins desquelles il est confié. Le pape Alexandre III (3) dit que l'Écriture défend le mensonge, même officieux, pour conserver ou sauver la vie d'un autre. *Scriptura sacra prohibet pro alterius vita mentiri.* Saint Augustin (4) propose un exemple qui a quelque analogie avec plusieurs observations citées dans cette thèse, et il soutient si exclusivement sa doctrine, qu'il ne veut pas qu'on sauve la vie du père en lui cachant la mort de son fils, ni par aucun mensonge, ni par aucune restriction mentale. Il résulte de là qu'un médecin se trouverait, en beaucoup de cas, dans l'alternative de manquer à sa conscience ou de laisser périr le malade. Voyons si, dans le cas dont il s'agit, il n'y a pas moyen de concilier le devoir du médecin, qui est toujours de guérir, avec la doctrine de plusieurs autres saints Pères, ainsi que de presque tous les philosophes. Platon (5), Clément d'Alexandrie (6), Origènes, etc., pensent que dans plusieurs cas, et notamment en médecine, la feinte peut être permise pour préserver d'une maladie ou améliorer l'état du malade. *Mendacium medices concedendum est, aliis verò minimè.* (Platon).

L'auteur de l'article *mensonge* de l'Encyclopédie partage cette opinion, et soutient même, que dire une fausseté et mentir sont deux choses différentes; que ceux qui emploient des fictions ne sont pas toujours des menteurs; que le médecin qui cache la gravité de la maladie à son malade, et le chirurgien qui dit à celui qu'il est sur le

---

(1) Epist. ad Roman., cap. 3.
(2) Contra mendac., cap. 20.
(3) De usurâ, cap. 3.
(4) Contra mendac., cap. 18.
(5) De Rep., lib. 3.
(6) Stromatum ad med., lib. 6.

point d'opérer qu'il va faire une simple piqûre, tandis qu'il fera une opération grave, emploient des fictions, et non des mensonges. Sans nous inquiéter de savoir si la vérité logique, qui consiste dans une simple conformité de paroles avec nos propres pensées, répond ou non à la vérité morale, examinons les opinions de quelques auteurs dont l'autorité est irrécusable ; car on pourrait arguer qu'en matière de cette nature les raisons des philosophes ont peu de valeur.

Saint Jean Chrysostôme, un des plus grands flambeaux de l'église, fait le plus bel éloge d'un médecin qui s'était servi de fiction ou de feinte pour guérir un malade. Voici le cas rapporté par le saint (1).

« Un homme était attaqué d'une fièvre ardente : son médecin avait prescrit de lui donner de l'eau fraîche à la fin de chaque accès ; mais le malade voulait absolument boire du vin pur, et s'obstinait à ne pas écouter ses conseils. Le médecin, ne voulant pas contrarier le caprice de son malade, et croyant que le vin aggraverait considérablement le mal, imagina un stratagème innocent qui rétablit la santé : il fit mettre un pot de terre poreux et neuf dans du gros vin, pour qu'il s'imprégnât de l'odeur de ce liquide ; il ordonna de s'en servir pour donner de l'eau au malade, qui, trompé par l'odeur du pot, croyait boire du vin. « C'est de cette manière, ajoute le Saint, que quelquefois on peut user de la feinte ou du mensonge pour éviter de grands inconvéniens. Sans parler de plusieurs faits qui existent dans la Bible, tels que ceux de Rahab, de Judith, des accoucheuses d'Égypte, ni de plusieurs autres semblables que saint Augustin discute dans son ouvrage (2), je citerai seulement le cas où David, pour sauver sa vie, feignit d'être fou devant Achis, roi de Geth (3). Saint Jérôme trouve cette simulation utile (4).

Pour me résumer, tout mensonge doit être proscrit, puisque,

(1) De Sacerdot., lib. 1.
(1) Contra mendac., cap. 9.
(2) I. Reg., 21.
(3) Hieron., cap. util. 22, q. 2.

même le plus innocent peut entraîner les conséquences les plus funestes. *Feijoo* cite plusieurs cas de cette espèce. En voici un : Caligula ayant mis en liberté un homme qui avait été condamné à l'emprisonnement sous le gouvernement précédent, lui demanda *à quoi il s'occupait dans sa prison ?* Le prisonnier, pour s'attirer les faveurs de l'empereur, répondit que son occupation journalière était de demander aux dieux la mort de Tibère, et de voir Caligula succéder au trône. Ce mensonge officieux, que l'auteur avait imaginé sans aucune mauvaise intention, coûta cependant la vie à plusieurs malheureux que Caligula avait fait mettre en prison, parce qu'il s'imagina que ceux qui y étaient adressaient aux dieux les mêmes prières pour sa mort : aussi ordonna-t-il de les faire tous périr (1).

Néanmoins je crois, avec saint Jean Chrysostôme, qu'une feinte innocente est permise au médecin. Saint Augustin lui-même autorise le stratagème dans une guerre juste : *In bello justo nihil refert an insidiis, an aperto marte pugnetur* (2). Le moraliste fait très-bien de proscrire le mensonge ; le médecin fait aussi très-bien de guérir son malade par une fiction innocente.

. . . . . poussé d'un noble mouvement,
Croit qu'on peut quelquefois *mentir* innocemment ;
Je dis plus, un *mensonge*, au lieu d'en faire un crime,
Peut même mériter du respect, de l'estime.

ANDRIEUX, suite du *Menteur*.

---

(1) Feijóo, Theatro critico, t. 6.
(1) Verbo *bellum*.

PROPOSITIONS.

I.

Pour toute opération chirurgicale non urgente, on doit toujours choisir un temps opportun.

II.

De toutes les méthodes qui peuvent être employées pour la cure radicale de l'hydrocèle de la tunique vaginale, l'injection est en général la plus simple et la plus sûre.

III.

Tout ulcère fistuleux ancien dont le fond est plus bas que son orifice doit être traité, en général, par l'incision ou l'excision (suivant l'état de la peau), préférablement à toute autre méthode.

IV.

Pour la guérison de la fistule à l'anus, l'incision est certainement la méthode que l'on doit employer de préférence à toute autre, parce qu'elle est simple et généralement sûre.

V.

L'opération de la cataracte ne doit point être exclusivement pratiquée par l'extraction ni par l'abaissement du cristallin : ces deux méthodes offrant des avantages et des inconvéniens, ce sont les circonstances particulières de chaque cas qui en doivent déterminer la préférence.

VI.

Il est impossible de prononcer sur la nature de la blennorrhagie, d'après les signes indiqués par les auteurs.

VII.

Les hernies présentent plusieurs signes qui appartiennent aussi à d'autres maladies ; l'histoire de l'art fournit plusieurs exemples des méprises qui ont été commises à cet égard.

VIII.

Les symptômes de la péritonite, coïncidant avec une hernie plus ou moins ancienne, peuvent faire croire à l'étranglement herniaire. Le praticien a donc besoin de la plus grande circonspection, et doit rassembler tous les signes que peuvent fournir les circonstances commémoratives, etc.

IX.

Le météorisme et la diarrhée dans les fièvres indiquent en général l'ulcération des intestins.

X.

Les douleurs aiguës qu'on ressent subitement dans le ventre pendant le cours d'une fièvre grave doivent faire craindre la perforation des intestins.

XI.

Si, dans une inflammation du bas-ventre, la douleur est vive à une pression légère, l'application des sangsues sur les parois de l'abdomen sera plus avantageuse qu'ailleurs : mais si cette douleur n'existe pas, ou qu'elle soit obscure, il vaut mieux les appliquer vers la marge de l'anus.

XII.

On doit considérer dans la matière d'une expectoration quelconque les propriétés les plus caractéristiques ; telles sont la couleur, la consistance et la forme.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio celeris, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Ibid.*, *aph.* 6.

III.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

IV.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non transeundum ad aliud, manente eo quod visum est ab initio. *Sect.* 2, *aph.* 52.

V.

A sanguinis sputo puris sputum, malum. *Sect.* 7, *aph.* 15.